mais leur histoire, qui ne touche qu'à un point de notre sujet, ne doit pas nous arrêter plus longtemps.

Pendant que les premières colonies *gauloises* d'Italie subissaient ces fluctuations de la fortune, la mère patrie était livrée, au nord comme au midi, à deux courants envahisseurs de nature bien différente. Le Nord apportait périodiquement son contingent de hordes nouvelles qui maintenait, pour ainsi dire, la barbarie au même niveau. Mais, sur toutes les côtes, les hardis navigateurs phéniciens jetaient, avec le commerce, les semences de la civilisation. Leurs barques pontées avaient remplacé les barques en osier recouvertes de cuir, dont les *Gaulois* se servaient pour communiquer avec leurs îles d'Albion et d'Erin. Les Phéniciens ne se bornèrent pas à la création de quelques comptoirs sur les côtes, ils pénétrèrent dans l'intérieur des terres et apprirent aux sauvages indigènes l'art d'extraire les métaux qui sortaient à fleur de terre du pied de leurs montagnes. L'or y était assez abondant, et les *Gaulois* en connurent enfin la valeur. Dès lors, l'exploitation des mines devint une industrie lucrative; elle se continua si bien qu'à l'époque de l'invasion romaine les métaux précieux n'étaient pas rares dans la Gaule centrale. Mais, en même temps, car la soif de l'or a ses fureurs, les mœurs changèrent. Le *Gaulois* devint avide et cupide. La distinction des classes, jusqu'alors peu sensible, s'accusa de plus en plus. L'esclavage devint plus dur, et le pénible travail des mines fut le lot des classes les plus nombreuses et les plus malheureuses. Les étrangers avaient apporté, de plus, surtout dans le Midi, l'art de tisser les étoffes, de fabriquer les armes, et enfin un certain luxe qui adoucit les mœurs avant de les pervertir. Avec les Phéniciens, on vit aussi les premières voies de grande communication. Pour relier entre eux tous leurs comptoirs d'Italie, d'Espagne et de la Gaule méridionale, ils créèrent une route principale qui, traversant les Alpes au col de Tende et les Pyrénées au Perthus, devait plus tard ouvrir l'Italie aux Carthaginois d'Annibal. Les croyances phéniciennes enfin se mêlèrent aux vieilles superstitions *gauloises*. De là, le culte de l'Hercule Tyrien, à qui l'on attribue la création de la célèbre cité de Nemausus (Nîmes) et de cette autre ville non moins célèbre où succomba la liberté *gauloise*, l'Alésia des Eduens. Mais, à la décadence de l'empire phénicien, toutes les tentatives de civilisation furent suspendues. Le vent destructif qui soufflait constamment du Nord refoulait vers le Midi les progrès naissants. Et il en fut ainsi jusqu'au jour (an 600 avant le Christ) où un vaisseau phocéen, battu par la tempête, vint chercher un refuge dans une anse rocheuse, à l'est du Rhône, sur la côte *gauloise*.

Nous dirons ailleurs la légende vraie ou fausse, mais à coup sûr très-intéressante, qui poétise le berceau de la cité marseillaise; mais ce que nous ne saurions omettre ici, c'est l'influence bienfaisante que ne tarda pas à exercer dans un rayon assez étendu ce foyer de civilisation. Le goût des arts se répandit avec le commerce, un port fut créé, des forteresses élevées, de grandes flottes sillonnèrent les eaux de la mer Tyrrhénienne, et les rois sauvages des Ligures en prirent ombrage. Coman, roi des Ségobriges, entreprit de détruire la colonie naissante. Il rassembla une armée et la posta secrètement en embuscade à quelques pas de la ville, en projetant de l'y introduire pendant la nuit qui suivait une grande fête; il avait compté surprendre les Massaliotes dans le sommeil pesant qui suit les plaisirs bruyants et l'ivresse. Mais le complot fut déjoué par une parente du roi, qui le révéla à un Massaliote dont elle était éprise. L'alarme donnée, les colons se tinrent sur leurs gardes; puis, à un moment opportun, ils firent une sortie heureuse, surprirent la troupe embusquée qui s'attendait à les surprendre et la massacrèrent. Marseille courut, dans le même siècle, un péril plus grave, et n'en fut sauvée que par un concours de circonstances fortuites dont la cause lui était étrangère. Nous touchons à un événement grave, qui eut des suites plus graves encore pour la destinée des *Gaulois*.

Jusqu'au VIIe siècle, les irruptions de barbares, que n'arrêtait guère la faible barrière du Rhin, n'avaient eu qu'un caractère partiel, qui ne troublait pas outre mesure la population sédentaire des Gaules. Tout l'espace compris entre le Rhin et la Chersonèse Taurique était occupé par de nombreuses tribus de Kymris, qui avaient jusqu'alors vainement tenté de se jeter soit en Grèce, soit sur les Gaules ou en Italie. Originaires, comme les Galls, des plateaux de la haute Asie, les tribus des Kymris avaient mieux conservé leurs habitudes nomades, mais elles paraissaient avoir perdu une partie de leur vigueur; on ne voit pas, du moins, qu'elles aient réussi à de grandes expéditions. Or, vers l'an 620 ou 630, il arriva que ces peuplades sans nombre reçurent le choc d'autres peuples plus vigoureux, sortis de l'inépuisable pépinière qui les avait produits tous ensemble. Les nations scythiques ou teutoniques, chassées de l'Asie par d'autres nations vagabondes, envahirent les Palus-Méotides et refoulèrent les Kymris d'orient en occident, de telle sorte que le mouvement se communiqua jusqu'au Rhin. Dans ce flux et ce reflux, des hordes de Kymris, sous la conduite d'un chef puissant du nom de Hu ou Hésus, traversèrent le fleuve et se répandirent dans les Gaules, après de terribles combats qui n'en détruisirent qu'une partie. Régulier comme le courant des mers, ce courant humain suivit la route ordinaire et se porta jusqu'à l'Armorique et aux landes aquitaniques. Ce fut une superposition de peuples faits pour s'entendre, plutôt que pour se combattre, si la terre, à peine appropriée à la culture, eût suffi à les nourrir tous. Mais le trop-plein amena la famine, et la famine de nouvelles émigrations. La Fable, qui n'est le plus souvent que la vérité allégorique, a conservé le souvenir d'un roi des Bituriges, Ambigat, qui, voyant ses sujets trop nombreux eu égard à la quantité des subsistances, envoya deux de ses neveux à la conquête de nouvelles terres, sous la direction du vol des oiseaux. Or, les oiseaux se dirigèrent vers l'orient. Au fond, voici la vérité : entre les *Gaulois* et leurs cousins, les Ombres, il s'était établi, à travers les Alpes, des communications permanentes. Plusieurs fois même, sous la pression des Etrusques, ces derniers avaient dû, quoique à regret, repasser les montagnes, et ils vantaient la fertilité des contrées d'où ils avaient été chassés. C'est donc de ce côté que se portèrent les nouveaux émigrants, aux ordres de deux chefs dont les noms sont devenus célèbres, Sigovèse et Bellovèse. 300,000 hommes s'en allèrent ainsi à l'aventure fonder des empires nouveaux.

La première expédition, que dirigeait Sigovèse, sortit des Gaules par la forêt Hercynienne (forêt Noire), atteignit les sources du Danube, descendit les rives du fleuve, poussa droit devant elle et ne s'arrêta que dans les Alpes Illyriennes, où elle fonda des établissements. Mais ce ne fut qu'une première halte. Reprenant de nouveau sa marche, une partie de ces tribus atteignit les bords de la mer Noire, d'où elle menaça la Grèce, dont elle n'était séparée que par les monts de la Thessalie. Nous les retrouverons bientôt, toujours les mêmes, toujours *gauloises*, audacieuses, insatiables d'aventures, guerroyant contre tous les peuples, passant même le Bosphore, et créant l'empire éphémère des Galates, dernier rempart de l'Orient contre le despotisme romain.

En plein hiver, le Biturige Bellovèse et ses bandes quittèrent le centre des Gaules et prirent le chemin des Alpes. Ils avaient passé le Rhône et campaient au bord de la Durance, lorsque des étrangers vinrent solliciter leur protection. C'étaient des Phocéens que députait à Bellovèse la cité de Marseille assiégée par les Ségobriges et par les Ligures, et réduite à la dernière extrémité. A la faveur de riches présents, ils entraînèrent dans leur cause le chef *gaulois*, qui se détourna pour un instant de son but, attaqua les assiégeants, les battit et les contraignit à restituer aux Massaliotes les terres dont ils s'étaient emparés. Marseille fut donc, dans cette occasion, sauvée par des *Gaulois*, service immense qu'elle oublia bien vite; car, dans la suite, elle prit toujours le parti de leurs ennemis.

Cette expédition terminée, Bellovèse passa les Alpes au mont Genèvre, rencontra les Etrusques en bataille sur le Tessin et les écrasa, grâce au concours des Ombres qu'attiraient dans son camp la communauté d'origine et le désir de la vengeance. Les historiens des Gaules disent que Bellovèse ne fut pas peu étonné de trouver au delà des Alpes des hommes parlant la même langue que lui et issus de la même origine. Nous ne comprenons guère cet étonnement. Entre ces peuplades, les Alpes ne créaient pas une barrière infranchissable. Très-souvent les *Gaulois* d'Italie, serrés de trop près par les Etrusques, franchissaient les montagnes par masses de 10,000 à 12,000, et devaient parler à leurs anciens compatriotes du beau et fertile pays d'Italie. Quoi qu'il en soit, Bellovèse s'y fixa à son tour, en choisissant, entre le Tessin et l'Adda, une riche contrée au sein de laquelle il fonda la ville de Mediolanum (Milan). Ses compagnons, Eduens, Arvernes, Bituriges, quittèrent des dénominations qui ne répondaient plus à rien et prirent, comme leurs nouveaux compatriotes, le nom d'Insubres. Mais ce ne fut pas tout. Le courant établi se continua. A la suite des Insubres survinrent des Carnutes, des Aulerques et des Cénomans, qui, chassant devant eux les Etrusques, ne s'arrêtèrent qu'à la frontière des Vénètes, où leur chef Ele-Dow créa la ville de Vérone et la fortifia. Puis une troisième émigration, composée de Kymris, descend vers le Pô et s'étend sur les bords de la mer Supérieure. Voilà donc les *Gaulois* maîtres de nouveau de la haute Italie et prêts à pousser plus loin leurs conquêtes, s'ils ne rencontrent pas de barrière assez puissante pour les arrêter. Une première fois, ils en avaient chassé les Sicules, puis ils avaient été à leur tour contenus par les Etrusques. Dans la nouvelle phase qui s'ouvre pour eux, ils se heurtent à un ennemi nouveau, d'une étrange puissance, qui, pour le moment, est encore occupé à s'établir fortement dans son berceau. Ceci se passe dans le courant du VIe siècle. Rome, déjà conquérante, est constamment en guerre avec ses petits voisins qu'elle détruit ou qu'elle absorbe; ses regards ne dépassent pas les sommets de l'Apennin et les monts de la Lucanie. Mais Rome grandit rapidement. La vigoureuse organisation politique de ce peuple tout d'une pièce, qui, le premier, fit de la patrie sa première idole, résistait à toutes les dissensions intestines. Vienne un événement, si futile qu'il soit, qui mette en présence la vanité *gauloise* et l'orgueil romain, il en sortira quatre siècles de guerres sanglantes, les plus terribles, les plus héroïques qui aient jamais enrichi ou désolé les annales des peuples.

Il n'entre pas dans notre plan d'énumérer tous les peuples qui prirent plus ou moins violemment possession de la haute Italie. Nous nous bornerons à en nommer les principaux et à esquisser un court tableau de la civilisation générale à ce moment solennel de l'histoire.

Dans la vieille Gaule, toute la région orientale et centrale, protégée par ses montagnes, est restée aux Galls. Le reste du pays est au pouvoir des Kymris mélangés de Galls; au sud de la Garonne, les tribus aquitaniques, qui ne se fondent que lentement avec les autres; au nord de la Seine, la confédération des Belges (guerriers), qui paraîtront plus tard sur la scène pour y jouer un grand rôle; au nord du Rhin, la race gallique occupe la rive droite du Danube et les vallées des Alpes. Les Kymris ont conservé la rive gauche. Dans l'île d'Albion, surnommée par eux Prydain (Bretagne), les Kymris ont suivi les Galls et conquis une partie du territoire. Le golfe de Solway et le cours de la Tweed forme entre les deux races une ligne de démarcation que le temps effacera bientôt. Les Bretons aborigènes sont refoulés vers la Calédonie. En Italie, enfin, trois centres de populations de puissance diverse forment trois confédérations distinctes. Au centre, dans la région circumpadane, les Lingons, les Anamans et les Boïes, la plus vigoureuse de ces tribus et qui impose sa prépondérance à toutes les autres (Boïe, en gallique *homme terrible*). A l'est, sur le bas Pô, les Cénomans. Au delà de l'Apennin et le long de la mer Tyrrhénienne, les Sénons. Plus loin, les Etrusques. Puis le territoire romain, les Samnites et les colonies de la Grande Grèce : voilà, en abrégé, la situation des peuples dans l'Europe occidentale, vers l'an 521, où se sont accomplis tous les événements que nous venons de retracer. Tout en confondant sous le nom de *Gaulois* les Galls et les Kymris, nous ne perdrons pas de vue les différentes confédérations qui, en s'isolant les unes des autres, étaient appelées à des destinées diverses.

La seconde invasion des *Gaulois* en Italie produisit les mêmes désastres que la première. D'un pays défriché, cultivé et civilisé, ils firent un désert. Des champs fertiles redevinrent de nouveau des forêts ou des pâturages. Les grandes cités étrusques, depuis longtemps florissantes, périrent, et sur leurs ruines s'étalèrent des bourgades en chaume. Toutefois, dans ce naufrage, il en surnagea quelques-unes, Mantoue, entre autres, que protégeait le voisinage de ses marais. Les Etrusques avaient conservé çà et là quelques points isolés devenus des centres de commerce où ils échangeaient les produits de leur industrie contre les fruits naturels du sol. Pressés entre la puissance romaine de jour en jour plus menaçante et les hordes barbares de plus en plus hostiles à leur civilisation, ce peuple intéressant des Etrusques était voué à une destruction certaine. Quant aux *Gaulois*, voici, en abrégé, le portrait que Polybe nous en a laissé : « Ils habitaient des bourgs sans murailles; ils manquaient de meubles, dormaient sur l'herbe ou sur la paille et ne se nourrissaient que de viandes; ils ne s'occupaient que de guerre et de culture. Là se bornaient toute leur science et toute leur industrie. L'or et les troupeaux constituaient à leurs yeux toute la richesse, parce que ce sont des biens qu'on peut transporter avec soi à tout événement. » Ainsi, campés plutôt qu'établis, ces aventuriers ne rêvaient qu'excursions, pillage et butin. Les petites républiques de Tarente, de Crotone, de Sybaris et de Métaponte, si fameuses par leur luxe et par leur mollesse, souffrirent cruellement de ce mauvais voisinage. Quant aux Etrusques, ils en étaient souvent réduits à payer tribut, pour éviter des maux plus grands, lorsque des exigences intolérables amenèrent une rupture qui devait être fatale aux deux adversaires, en amenant une dangereuse intervention.

Resserrés dans des limites trop étroites pour la densité d'une population toujours croissante, les *Gaulois* cisalpins (cisalpins par rapport à Rome, qui les nomma toujours ainsi) demandèrent des terres aux Etrusques, qui les refusèrent. Sur quoi, ils assiégèrent la ville étrusque de Clusium. Délaissés par leur confédération trop faible pour les secourir, les Clusins implorèrent l'assistance de Rome (an 391). Dans une pensée ambitieuse, contenue par la prudence, Rome se borna à offrir sa médiation. Mais le choix des médiateurs ne fut pas heureux. Ils étaient de cette orgueilleuse famille des Fabius qui, en pleine république, se targuait d'une origine royale et en affichait l'insolence. Au moment où vont se choquer pour la première fois la fierté *gauloise* et l'arrogance romaine, nous ne pouvons nous dispenser d'exposer en quelques mots le caractère des adversaires en présence. « Les Romains nous sont peu connus, dit le brenn (chef) *gaulois*, qui les connaissait très-bien; mais nous les croyons un peuple brave, puisque les Etrusques se sont mis sous leur protection. Restez donc ici spectateurs de notre querelle : nous la viderons en votre présence, afin que vous puissiez redire chez vous combien les *Gaulois* l'emportent en vaillance sur le reste des hommes. » A ces paroles, les envoyés eurent peine à réprimer un mouvement de colère. « Quel est ce droit que vous vous arrogez sur les terres d'autrui, s'écria l'aîné des Fabius? Que signifient ces menaces? qu'avez-vous à faire avec l'Etrurie? — Ce droit, reprit en riant le brenn sénonais, est celui-là même que vous faites valoir, vous autres Romains, sur les peuples qui vous avoisinent, quand vous pillez leurs biens, quand vous détruisez leurs villes, quand vous les réduisez en esclavage : c'est le droit du plus fort. Nous le portons à la pointe de nos épées; tout appartient aux hommes de cœur. » Dans cette virulente réplique, on croit entendre déjà le fameux adage : « Malheur aux vaincus! »

Il n'en fallait pas tant pour exciter des tempêtes. Les médiateurs changèrent de rôle et violèrent doublement le droit des gens en se mettant à la tête des troupes de Clusium et en chargeant à l'improviste, malgré la foi jurée, un parti de *Gaulois*. Le sénat romain comprit l'imprudence et essaya d'en prévenir les suites; mais il était trop tard. De part et d'autre, on invoquait le dieu des batailles, et, entre les deux races ennemies, il n'y avait plus rien de possible qu'une guerre d'extermination.

La première rencontre eut lieu sur les bords de la petite rivière de l'Allia, le 16 juillet 390, date mémorable qui ouvre le cycle de 338 ans, terminé par la dernière bataille d'Alésia. L'irrésistible *furia gauloise* triompha de la discipline romaine. Les légions furent écrasées ou mises en déroute. Fort heureusement pour la gloire future du nom romain (devons-nous ajouter pour le bonheur du monde?), les vainqueurs s'amusèrent à piller le camp et à se partager, dans l'ivresse, le butin, qui était immense. Rome eut le temps de mettre en état de défense la citadelle du Capitole, où fut entassé l'or et l'argent des temples et tout ce que les familles avaient de plus précieux. On sait le reste; on le sait, du moins, tel que nous le rapportent les annalistes romains; trop patriotes pour être impartiaux dans leur propre cause : la ville prise, les sénateurs massacrés sur leurs chaises curules, beau thème à amplification d'écoliers, puis le Capitole assiégé pendant sept mois et sauvé par les oies; Rome, enfin, payant sa rançon au poids de l'or et au poids plus lourd encore de l'insolence *gauloise* éclatant dans ces mots : « Malheur aux vaincus! »

Mais Rome avait pour elle, outre cette leçon, une politique habile, patiente et persévérante, et, à défaut d'union sincère entre les classes de citoyens, un patriotisme exalté qui, en face de l'ennemi, imposait silence à toutes les discordes civiles. Ses adversaires, au contraire, dépourvus de tout esprit politique, ne visaient qu'au pillage et ne savaient que s'exterminer entre eux pour le partage du butin. Plus d'une fois ils ravagèrent le Latium et promenèrent l'incendie jusqu'à la vue du Capitole. Rome impassible laissa faire et ne prit sa revanche qu'après un quart de siècle, à la bataille d'Albano, bataille formidable qui dura toute une longue journée et se termina enfin en faveur des aigles. Mais le nom et le voisinage des *Gaulois* n'en demeura pas moins pour Rome un sujet de terreur permanente. Dans le cours de sa belliqueuse carrière, la république romaine s'est heurtée à de nombreux ennemis et a détruit de puissants empires; mais jamais tumulte ou proclamation de guerre n'a excité autant d'émotion et d'effroi qu'un conflit avec les *Gaulois*.

Entre des adversaires irréconciliables, tout est motif de guerre. Trop affairée encore pour porter au loin ses regards, la république ajourne ses projets d'attaque contre le seul ennemi qui lui ait encore infligé un outrage. Mais les *Gaulois* ne manquent pas une occasion de guerroyer contre elle. Ils s'allient tantôt aux Etrusques, tantôt aux Samnites, et livrent avec ceux-ci la grande bataille de Sentinum, qui, sans le dévouement du consul Decius, eût été pour Rome une seconde journée de l'Allia. Vaincus à Sentinum, les *Gaulois* sont vainqueurs à Aretium, où succombe Metellus. Mais c'est leur dernier triomphe. Débarrassée enfin des Samnites, Rome porte ses armes sur le territoire des *Gaulois*, et, après quelques alternatives de succès et de revers, sous le consulat de Dolabella, la nation des Sénonais, complétement exterminée, disparaît de l'histoire, et le territoire devient une colonie romaine (283). Il ne s'était écoulé que cent sept ans depuis l'Allia.

Ce n'était pas seulement par la supériorité de ses armes, mais par l'habileté d'une politique sans scrupules que Rome triomphait de ses ennemis. La maxime : diviser pour régner, était familière au sénat romain, et, longtemps avant César, on en usait avec les *Gaulois*. Parmi les confédérations formées en Italie par les *Gaulois*, nous avons mentionné celle des Cénomans, qui s'étendait depuis le Mincio jusqu'au bas Adige. Les Etrusques y avaient conservé quelques points fortifiés, entre autres Mantoue et Ravenne, que la conquête adjugea à la république romaine. En contact immédiat avec un peuple policé et liés avec leurs voisins par des relations commerciales, les Cénomans avaient perdu quelque chose de leur rusticité. Rome eut l'art de les attirer à sa cause et de s'en faire des alliés secrets, avant de porter les armes contre les Boïes au delà du Pô. Il s'était écoulé quarante-cinq ans depuis l'extermination des Sénonais. La république n'avait plus d'autres

ennemis en Italie que les Boïes, les Lingons, les Anamans et les insulaires de la Transpadane; mais c'étaient les plus redoutables et les plus intraitables. De ses colonies de Péna et d'Ariminum, vrais foyers de corruption, elle nouait des intrigues dans la confédération pour la dissoudre. Le bruit s'en répandit chez les *Gaulois*, et une grande expédition fut résolue. L'armée confédérée passa l'Apennin, descendit dans l'Etrurie et menaça Rome une seconde fois au centre de sa puissance. L'effroi, déjà extrême, fut porté au comble chez ce peuple superstitieux, par un oracle des livres sibyllins annonçant que la terre de Rome s'ouvrirait deux fois aux *Gaulois*. La première invasion avait laissé des souvenirs vivaces; mais, par une habile interprétation de l'oracle sibyllin, suivie d'un acte d'horrible cruauté, les augures rassurèrent le peuple consterné. Un *Gaulois* et une femme *gauloise* furent enterrés vivants dans la terre romaine, et c'est ainsi que les dieux furent satisfaits. L'enthousiasme succédant à la terreur, les consuls Æmilius et Atilius Regulus purent livrer (an 285) en Etrurie la bataille de Télamone, où les *Gaulois* laissèrent 40,000 morts et 10,000 prisonniers. Il devenait de plus en plus évident que la fougue et l'intrépidité *gauloises* ne pouvaient plus tenir contre la valeur et la discipline romaine, secondées par la supériorité des armes. Le premier choc des *Gaulois* était terrible; mais, s'ils ne parvenaient pas à enfoncer l'ennemi, ils se débandaient et n'avaient pas l'art de se rallier. Puis leurs grandes épées, de mauvaise trempe, pliaient comme du plomb sur les casques et les boucliers romains, et pendant le temps qu'ils mettaient à les redresser sur le genou, ils se laissaient égorger par un ennemi plus alerte et mieux armé. La perte de la bataille de Télamone affranchit l'Etrurie et entraîna l'invasion par les Romains des contrées transpadanes. En l'an 223, les armées romaines passèrent le Pô pour la première fois; mais de cette première invasion, où se signala leur perfidie plus que leur bravoure, les vainqueurs de Télamone ne remportèrent que des dépouilles opimes et un traité sans bonne foi de part ni d'autre et qui ne fut jamais exécuté.

La république avait alors de bien autres soucis que des querelles avec ses intraitables voisins. Elle se trouvait alors en plein au milieu de la seconde guerre punique. Les *Gaulois*, de leur côté, attendaient un vengeur. Il leur vint d'Afrique. Après de brillants succès en Espagne, Annibal traverse les Pyrénées au col du Perthus et met le pied sur le territoire des Gaules. Les premiers peuples qu'il y rencontre hésitent sur l'accueil à lui faire. Les *Gaulois* transalpins ne connaissent de Rome que le nom et la puissance, et ils entendent rester neutres dans une querelle qui leur est étrangère. Cependant ils ne défendent que mollement le passage du Rhône et les défilés des Alpes, où ils pouvaient écraser l'armée carthaginoise. Quelques historiens prétendent (et le fait n'est pas invraisemblable) que des émissaires insubres et boïens, ennemis jurés de la république, avaient gagné en partie leurs amis de la vieille Gaule à la cause d'Annibal. Quant aux *Gaulois* cisalpins, ils l'embrassèrent avec ardeur et n'attendirent même pas pour se soulever l'armée des Carthaginois. Tombant à l'improviste sur les colonies de Crémone et de Placentia (Plaisance), ils les détruisirent, enlevèrent les triumvirs romains, battirent une armée de la république dans la forêt de Mutine et coururent au-devant de leur nouvel allié, à qui ils portaient la gloire et le salut. Annibal dut tressaillir de joie à l'arrivée de ces vaillants auxiliaires, qui venaient combler les vides d'une armée décimée et presque anéantie par une route longue et hérissée de difficultés. Les *Gaulois* formèrent le noyau principal de l'armée nouvelle. Livrés à eux-mêmes, ils eussent été impuissants; sous les ordres du génie, ils devenaient invincibles. C'est avec eux qu'Annibal gagna les batailles de la Trébie, de Trasimène et enfin la grande victoire de Cannes, qui retentit aux oreilles des Romains comme les cris de triomphe de l'Allia. Est-ce aux *Gaulois*, insatiables de carnage, que le chef carthaginois, qui n'était pourtant pas tendre, criait d'épargner les vaincus? On peut le croire : ils avaient tant d'injures à venger! Sur 45,000 hommes dont se composait à Cannes l'armée d'Annibal, 30,000 étaient *Gaulois*, et des 5,000 à 6,000 qu'il laissa sur le champ de bataille, la majeure partie était de la même nation. Les nouveaux alliés d'Annibal restèrent fidèles à sa fortune. Leur courage seul, qui ne se démentit jamais, lui permit de se maintenir pendant seize ans en Italie, contre toutes les forces de la république. Toujours implacables ennemis de Rome, les *Gaulois* suivirent leur chef jusqu'aux funestes champs de Zama, où ils formaient encore le tiers et le meilleur tiers de son armée. Il en avait, en les disciplinant, composé la solide phalange qui résista seule pendant plusieurs heures, quand les ailes étaient déjà en déroute, jusqu'à ce qu'enfin, attaquée de front, en queue et sur les flancs, elle succombât.

Les historiens politiques et militaires ont critiqué à l'envi la conduite d'Annibal après la bataille de Cannes; ils lui ont reproché d'avoir pris le chemin de Capoue au lieu de marcher sur Rome consternée et de s'en emparer par une dernière lutte dont l'issue n'aurait pas été douteuse. Nous ne sommes pas compétents pour trancher une question aussi grave, obscurcie qu'elle est d'ailleurs par la distance des temps et par l'insuffisance des documents historiques. De plus, il nous paraît téméraire de juger si légèrement les actes d'un grand homme. D'abord, nous ne connaissons pas toute l'étendue des ressources que possédait encore la république, et nous ne pouvons pas davantage juger de la hauteur où s'était élevée chez elle l'énergie du désespoir. Annibal pouvait avoir de très-bonnes raisons pour se rapprocher de l'Italie méridionale et de la Sicile, peuplées de colonies carthaginoises qui lui promettaient des ressources assurées. Dans les contrées alliées et voisines de la mer, il trouvait plus de facilité à maintenir ses communications avec la métrople. Puis les délices de Capoue, dont on a tant parlé, devaient avoir peu de prise sur des guerriers farouches, accoutumés depuis longtemps à vivre de pillage et de butin. Ce n'est pas enfin en quelques mois ni en quelques années que pouvait s'amollir l'âme d'un peuple aussi fortement trempé que le peuple *gaulois*. Laissons là Capoue et ses délices. Sous la main de fer d'un homme aussi dur pour ses soldats que pour lui-même, on ne voit pas que la discipline en ait souffert. Peut-être, cependant, au lieu de s'enfoncer dans la péninsule, Annibal eût-il mieux fait de revenir sur ses pas, de se rapprocher du territoire *gaulois* et d'y prendre un point d'appui pour une campagne nouvelle et décisive. En se retranchant d'ailleurs sur le Pô et sur le Taro, il eût pu tendre la main aux armées envoyées de Carthage à son secours et qui ne parvenaient jamais à le rejoindre. Mais l'histoire ne se fait pas avec des conjectures. Le fait est que le grand homme de guerre essaya vainement de reporter vers le nord de l'Italie le théâtre de la guerre. Réduit à la défensive, après une série de brillantes victoires, il donna l'ordre à son frère Asdrubal de venir le rejoindre à travers les Alpes par le chemin qu'il lui avait frayé. Mais le génie n'est pas propriété de famille. Grâce à la connivence des *Gaulois* transalpins, qui épousaient décidément la cause de leurs frères, Asdrubal put franchir sans obstacle les Alpes et le Tessin avec une grande armée composée en majeure partie de Celtibères et de *Gaulois*. Mais, par une série de mauvaises manœuvres, il aboutit à se faire écraser dans la plaine de Métaure (207), et la cause de Carthage, comme celle des *Gaulois*, fut irrévocablement perdue.

Six années après s'ouvrait pour Rome la dernière phase de ses guerres *gauloises* cisalpines. La république n'ajournait ses projets que jusqu'au jour où le succès lui paraissait assuré. A peine fut-elle débarrassée de la seconde guerre punique qu'elle se mit à renouer des intrigues avec les tribus cisalpines, et particulièrement avec les Cénomans. La guerre était imminente. Dirigés par un chef habile, Amilcar, qu'animait sa haine de Carthaginois contre les oppresseurs de sa patrie, les Boïes, les Insubres, les Ligures et les Cénomans se confédèrent, se mettent en campagne et obtiennent d'abord de notables succès; mais une grande bataille qu'ils perdirent sous les murs de Crémone, par la trahison des Cénomans, fut le prélude de désastres épouvantables. La guerre ne dura pas moins de trente ans, et, malgré le courage du chef suprême de la confédération, Boïo-Rix, qui s'ensevelit dans sa défaite, les *Gaulois* succombèrent. Les consuls romains Flaminius et Scipion Nasica déshonorèrent leurs victoires par des cruautés inouïes. A leur triomphe, ils se vantèrent de n'avoir laissé vivants, de toute la nation des Boïes, que les enfants et les vieillards. Ainsi disparurent de la terre ces races vaillantes, mais indisciplinables, en l'an 190, quatre-vingt-treize ans après l'extermination des Sénonais. Le trésor romain s'enrichit des dépouilles des vaincus. Les noms de Boïes, de Lingons, des Anamans disparurent de l'histoire, et, sous le nom de Cisalpine ou de *Gallia togata*, la Gaule transpadane, réunie à la Gaule cispadane, devint une province romaine repeuplée de colonies nouvelles, et la terre même ne garda aucun souvenir de ses anciens possesseurs.

En l'an 170, Rome, maîtresse de l'Italie entière et de la moitié du monde, jetait déjà un regard ambitieux par delà les Alpes, où l'attendaient des adversaires qui ne lui étaient pas inconnus. Les prétextes de guerre ou d'intervention ne lui manquaient pas. Au besoin, elle les eût fait naître. Par ses ordres ou de son aveu, en pleine paix et sans respect pour le droit des gens, ses colons de la Cisalpine entraient à l'improviste, à main armée, sur les territoires voisins, opérant des razzias de troupeaux contre lesquelles les dépouillés réclamaient en vain. L'insatiable république préludait ainsi à de nouvelles conquêtes; mais, avant de reprendre l'histoire de la mère patrie, voyons ce qu'étaient devenus, après quatre siècles, c'est-à-dire depuis l'an 587, les compagnons de Sigovèse.

Plus heureux que leurs frères d'Italie, ces vaillants fils de la Gaule ne s'étaient pas encore heurtés au colosse romain. Paisiblement établis dans les meilleures vallées des Alpes illyriennes, ils étendaient leur puissance jusque dans le voisinage du monde grec, dont ils n'étaient séparés que par les montagnes de l'Epire, de la Thessalie et de la Macédoine. Mais ils en étaient plus éloignés encore par la différence des goûts et des mœurs. D'un côté, la barbarie primitive; de l'autre, tous les raffinements de la civilisation. D'un versant à l'autre, on ne se connaissait pas. Un hasard mit en présence ces deux mondes si contraires. Alexandre, jeune encore, revenait victorieux d'une expédition contre les Scythes, lorsqu'à son camp se présentèrent, attirés par la curiosité, quelques athlètes dont la haute stature, l'air martial et la fierté le frappèrent vivement. Le héros macédonien, non moins curieux et plus profond dans ses desseins, tenta de les éblouir par sa pompe et sa magnificence; mais il n'y réussit pas. « Quelle est, leur demanda-t-il, la chose que vous craignez le plus au monde? — Nous ne craignons que la chute du ciel, » répondirent ces hommes dont les ancêtres devaient avoir habité les bords de la Garonne. « Voilà, dit-il, en se retournant vers son entourage, voilà un peuple bien fier. » Alexandre apprécia ses nouveaux hôtes, contracta avec eux des traités d'alliance et en prit quelques-uns à sa solde : précédent funeste, qui fut imité par ses successeurs et entraîna l'intervention, à coup sûr fort inattendue, des *Gaulois* dans les démêlés des républiques et des empires de la Grèce et de l'Asie Mineure, puis finalement la création, sur les rives de l'Halys et du Sangarius, près de la terre classique de la Phrygie, d'un empire nouveau.

Avant de jouer un rôle important dans les affaires, les descendants de Sigovèse s'étaient souvent grossis de bandes sorties des Gaules et poussées par les mêmes causes dans les mêmes voies. Dans le cours du IVe siècle, notamment, des guerriers venus du Nord, Belges, Bolgs, Volgs ou Volks, avaient pris l'habitude de passer la Seine et la Marne pour s'établir sur les terres plus riches des Gallo-Kymris. Quelques-unes de leurs tribus, les Arécomiques et les Tectosages, plus connues sous le nom générique de Volks, avaient dépassé les Cévennes et s'étaient fixées de vive force dans les contrées voisines des Pyrénées. Elles occupaient, avec Tolosa pour capitale, ville déjà célèbre et d'origine aquitanique ou ibérique, toute la partie de l'ancienne Gaule qui forme aujourd'hui les départements de l'Ardèche, de la Lozère, de l'Aveyron, du Gard, de l'Hérault, de la Haute-Garonne, de l'Aude, de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales. Vers l'an 281, nous dit l'histoire, une armée considérable de Tectosages, poussés par l'amour des aventures et probablement aussi par la disette, émigra en masse par le seul chemin qui, depuis l'affermissement de la puissance romaine, restât ouvert à des entreprises de cette nature. Les Tectosages s'en allèrent par la forêt Noire rejoindre les fils de Sigovèse, et nous les retrouverons plus tard mélangés avec eux dans les montagnes de la Galatie.

En retardant d'une quinzaine de siècles l'invasion de l'Europe par les hordes asiatiques, Alexandre le Grand a sans doute rendu à la civilisation un service immense; mais, en ouvrant aux hordes européennes les portes du monde grec, il a été moins utile à sa patrie. Au fait, les conquérants n'y regardent pas de si près. Le roi de Macédoine avait pris des *Gaulois* à sa solde; Pyrrhus en fit autant. Aventurier infatigable, ce Charles XII de l'antiquité devait avoir du goût pour les aventures. Bien prit plus d'une fois au roi d'Epire d'avoir de telles troupes dans ses armées; car plus d'une fois elles lui valurent la victoire ou le sauvèrent d'un désastre. Dans sa campagne du Péloponèse, il eût été perdu dès le début sans le dévouement des *Gaulois*, qui le tirèrent d'une embuscade où ils périrent presque tous. Les survivants se firent tuer avec lui sous les murs d'Argos.

Nous ne suivrons pas les *Gaulois* dans leurs expéditions en Grèce, faites pour le compte de petits rois dont ils épousaient les interminables querelles. De même que les Suisses modernes, qui, du reste, sont aussi d'anciens *Gaulois*, ils s'enrôlaient facilement dans un camp ou dans un autre, fidèles à la foi jurée, mais sans autre but que la richesse et la recherche des aventures. Ce n'est pas le côté le plus brillant de leur histoire. Nous nous en tiendrons à leurs exploits les plus mémorables, savoir : l'expédition de Thessalie, la fondation de l'empire des Galates et leur lutte suprême contre la puissance romaine.

Les *Gaulois* n'eurent pas plus tôt pris parti dans les factions qui déchirèrent la Grèce, qu'ils s'aperçurent de la faiblesse de ces nations dégénérées. Dès lors, ils résolurent d'y combattre pour leur propre compte et projetèrent une grande expédition. Le nom du chef qui la commandait nous est resté inconnu. Les Grecs l'appelaient Brenn, comme celui qui prit et saccagea Rome; mais Brenn ne signifie que chef ou roi de guerre. Des hauteurs de la Macédoine, les troupes de ce brenn, divisées en plusieurs colonnes, envahirent la Thrace, qu'ils ravagèrent, puis descendirent le revers méridional de l'Hémus, se dirigeant au centre même de la Hellade. Le roi de Macédoine, Ptolémée, dit la *Foudre*, qui n'était pas un foudre de guerre, tenta de les arrêter. Mais la fameuse phalange macédonienne, toute fière encore de la gloire acquise sous Philippe et sous Alexandre, fut enfoncée au premier choc des *Gaulois* (an 281), et le roi fut tué. L'alarme se répandit dans toute la Grèce, et pour un moment on y fit trêve aux querelles particulières pour opposer une digue au torrent dévastateur.

Ce qui attirait les *Gaulois* de ce côté, c'était le temple de Delphes et la renommée de ses richesses. Par l'appât de ce butin promis à la bravoure, le brenn avait, au dire des historiens grecs, réuni une armée de plus de 300,000 hommes, où se trouvaient mêlés d'anciens Galls, des Tectosages, des Boïes, qui prenaient le nom de Tolisto-Boïes, et enfin quelques Teutons que commandait un chef du nom de Lut-Her (*lut*, glorieux; *her*, guerrier). A cette formidable armée, les Athéniens, les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens, les Mégariens et les Etoliens réunis n'avaient à opposer qu'une vingtaine de mille hommes et les obstacles de leur célèbre défilé des Thermopyles. Après une bataille sanglante, le défilé fut forcé, et le brenn ne vit plus un seul ennemi devant lui dans toute la Phocide. Il s'approcha de Delphes et se disposa à en faire le siége. Mais la ville sacrée avait reçu de tous côtés des renforts. On sait que la superstition grecque attachait un prix inestimable à la possession de ce lieu vénéré, d'où partaient les oracles de leurs destinées. Animés à la vue d'une multitude de statues d'airain doré qu'ils prenaient pour de l'or pur, les *Gaulois* se ruèrent à l'assaut de la montagne de Delphes avec leur audace ordinaire, forcèrent tous les passages et les avenues qui conduisaient au temple, et l'œuvre de pillage commença. Alors (mais ici nous sommes en plein merveilleux, et la vanité comme la superstition grecques doivent nous tenir en garde contre des récits fabuleux), alors éclata un orage épouvantable, mêlé de grêle et de tonnerre; puis le dieu apparut pour foudroyer les profanateurs de son temple. Saisis d'une terreur panique, les *Gaulois* s'enfuirent en désordre en jetant le butin qu'ils avaient pris. En négligeant le côté légendaire de ces récits, on voit que les aventuriers rentrèrent dans leur pays, affaiblis, décimés par une multitude de combats désavantageux livrés sans ordre, dans des montagnes inconnues, mais non vaincus. Quant au butin, ils le partagèrent selon leur coutume, puis ils se séparèrent pour courir à de nouvelles expéditions.

De toutes leurs courses, celle qui laissa les traces les plus durables fut l'invasion de l'Asie Mineure. Sous les faibles successeurs d'Alexandre, ces belles contrées étaient livrées aux guerres interminables d'une foule de petits princes qui s'en disputaient les lambeaux. Il ne fut pas difficile aux *Gaulois* de s'y tailler à coups d'épée un royaume à leur guise. Ils firent plus : devenus, par la force de leurs armes et par la terreur de leur nom, arbitres des puissances en lutte, ils distribuèrent des couronnes et replacèrent, entre autres, Nicomède sur le trône de Bithynie. Le roi Nicomède leur accorda des terres en échange de ce service; mais il se donna de mauvais voisins. Il ne put se dérober lui-même à leurs incursions qu'en leur payant tribut. Acceptée ou subie, la domination des *Gaulois* s'étendit à l'occident du Taurus depuis l'Hellespont jusqu'aux eaux de Rhodes et de Chypre. Que pouvait contre la force physique mue par un courage indomptable la faiblesse de ces populations dégénérées et amollies par le luxe oriental? Les Phrygiens fuyaient devant les barbares comme des troupeaux de moutons. Seul le roi de Syrie, Antiochus, contint le débordement qui menaçait ses propres Etats, et les conquérants nomades finirent par se fixer autour de la ville phrygienne Pessinonte, dont ils firent leur capitale, et ce pays fut dès lors appelé Galatie, c'est-à-dire terre des *Gaulois*.

An 191-63. L'empire des Gallo-Kymris en Asie, empire tout aristocratique et militaire, conserva pendant cent vingt-huit ans son indépendance au milieu des troubles que suscitait dans ces régions l'ambition romaine. La mollesse des populations voisines et la douceur du climat n'exercèrent qu'une faible influence sur le caractère toujours rude et farouche des *Gaulois*. Ils avaient été d'abord pour le pays un véritable fléau; ils devinrent plus tard le dernier rempart de la liberté. Dès l'an 190, les Romains, qui étaient alors occupés à réduire par le fer et le feu la Cisalpine, rencontrèrent, à leur grande surprise et non sans effroi, sur des champs de bataille lointains, leurs éternels ennemis. La veille de la fameuse bataille de Magnésie, qui anéantit les forces grecques et asiatiques, un corps de mille *Gaulois*, au service d'Antiochus, passa le fleuve qui séparait les armées, courut insulter le consul Scipion jusque dans son camp, y mit le désordre et se retira presque sans perte. Dans la journée décisive du lendemain, les *Gaulois* seuls firent une résistance sérieuse. Les Romains reconnaissaient leurs adversaires à leurs saies qu'ils n'avaient jamais quittées, à leur taille de géant, à leurs cheveux roux, à leurs longues épées et surtout à la vigueur de leurs coups. Il entrait dans la politique du sénat de ménager de tels hommes et de les isoler d'abord avant de les attaquer dans leurs montagnes. On sait avec quelle facilité la république pénétra dans ces contrées où s'était perdu tout esprit militaire et tout sentiment de liberté. Les *Gaulois* furent plus difficiles à soumettre. Trois armées romaines s'y usèrent successivement. Enfin le consul Manlius parvint, par une tactique habile, à les investir sur le mont Olympe et à triompher d'une résistance désespérée. Rome leur imposa ses conditions ordinaires, c'est-à-dire une domination déguisée sous la forme d'un protectorat qui laissait aux nations subjuguées les apparences de l'indépendance. Rome traitait de très-